

## Introduction à l'histoire de la Roumanie

Discours prononcé par M. Alain Besançon  
lors de la séance académique

**"La préservation du patrimoine roumain "**  
en l'honneur de l'Académie roumaine

le mardi 10 mars 2004

Nous nous entendons, Français, très bien avec les Roumains. Peut être est-ce parce que les Roumains sont parmi les rares peuples d'Europe à se sentir bien avec nous. Peut être parce que leur langue a quelque chose de familier, surtout quand ils emploient la nôtre, ce qu'ils font encore volontiers au moins dans l'ancienne génération. Parce qu'ils nous ont fait l'honneur de nous donner au dernier siècle deux de nos plus célèbres écrivains, Cioran et le grand Eugène Ionesco. Parce que c'est un peuple d'esprit rapide et doué d'un grand sens de l'humour. Et cependant nous connaissons bien mal l'histoire de ce pays.

Elle n'est d'ailleurs pas facile à connaître. Entre le III<sup>ème</sup> siècle, plus exactement depuis 270, quand, selon Eutrope, l'empereur romain Aurélien décida d'évacuer la Dacie, c'est-à-dire le territoire que Trajan avait conquis et peut être un peu colonisé au nord du Danube, et le XIV<sup>ème</sup> siècle, les documents sont très rares. Problématique est aussi l'histoire de la langue roumaine. La tendance patriotique, par conséquent dominante, est d'affirmer une continuité entre le latin supposé de la Dacie et le roumain actuel. Une autre école affirme que le roumain s'est implanté au haut moyen âge par l'immigration de populations latinisée de l'Illyrie, c'est-à-dire de l'actuelle Serbie ou Croatie. On n'a pas trouvé de preuves décisives à l'appui de l'une et l'autre thèse. Telle qu'elle est, la langue roumaine est de structure syntaxique latine, mais son vocabulaire contient un grand nombre de mots slaves, qui doublent le vocabulaire d'étymologie latine, et pas mal de mots grecs et turcs, ce qui en fait une langue fort riche et propre à soutenir une belle littérature.

Au XIV<sup>ème</sup> siècle deux puissances se disputent la région, le royaume hongrois et l'empire tatar. Le royaume hongrois, qui est alors gouverné par une dynastie angevine, organise aux dépens des tatars, la Valachie au sud des Carpates, la Moldavie au nord-est, y nomme des voevodes, leur accorde des titres princiers, à charge pour eux de se considérer comme vassaux et de payer un tribut.

Ces vassaux entrent en rébellion et se considèrent, au milieu de ce siècle, comme chefs de dynastie. En revanche, la Transylvanie, au nord-ouest de l'arc carpatique, reste sous la souveraineté directe hongroise avec à sa tête un voevode. La Valachie ne tarde pas à devenir le théâtre de guerres disputées entre le jeune empire ottoman et la Hongrie. La Moldavie entre plutôt dans la sphère d'influence du royaume de Polono-Lituanie, qui a hérité de la moitié occidentale de la Russie (Belarus, Ukraine et au delà), à la faveur du vide militaire laissé par le retrait des tatars. Cependant, à en croire l'historiographie hongroise, mais non l'historiographie roumaine, les deux principautés restent substantiellement dans l'orbite du grand royaume catholique hongrois.

Les historiens roumains, au contraire, dans leur majorité, insistent sur l'héritage byzantin. La tradition byzantine avait pénétré dès avant la prise de Constantinople par les Turcs, portée par les diaspora serbes et grecques. On a reconnu l'influence de la peinture serbe sur les églises moldaves du XIV<sup>ème</sup> et du XV<sup>ème</sup> siècle. La diaspora grecque à son tour

essaye de construire une sorte de Byzance après Byzance et les descendants de l'aristocratie post byzantine, les Paléologues, les Cantacuzènes, font leur apparition dans la région, nouent des liens avec les monastères de l'Athos et rêvent de croisade et de reconstitution de l'empire grec. La carte religieuse de la Roumanie se fixe : catholique, orthodoxe, calviniste et, plus tard, uniate en Transylvanie et seulement orthodoxe en Valachie et Moldavie. L'orthodoxie devient dans cette région un moyen de tenir à distance la trop envahissante suzeraineté hongroise et un instrument de rejet des influences de la Réforme. Au XVI<sup>ème</sup> siècle la Moldavie est cependant très ouverte à l'influence polonaise. Les Jésuites, dans leur collège de Iassi, forment les élites moldaves. Mais, par contre-coup et sur le modèle jésuite, le métropolite de Kiev Pierre Moghila fonde de son côté un collège orthodoxe, qui fournira les cadres de la renaissance orthodoxe moldave et valaque.

Toutefois les deux principautés restaient théoriquement sous le joug de l'empire ottoman. Les Valaques furent soumis au tribut en 1417 et les Moldaves en 1456. Tous les ans, les collecteurs envoyés par la Porte ramassent le blé, l'orge et le bétail ( les chiffres sont souvent légendaires ). Les sultans s'immiscent dans les querelles dynastiques, acceptent les princes ou les destituent. D'où des révoltes, des demi-croisades, où s'est fameusement illustré Vlad Tepes l'empaleur, dit encore Dracula, qui fait partie de la légende noire roumaine. Ce prince valaque, vassal simultanément de la Hongrie et de la Porte, sévit entre 1448 et 1476, empalant généreusement des deux côtés. Il faut reconnaître que les épouvantables informations sur ce prince viennent surtout de la Hongrie. Le roi Mathias Corvin voulait persuader le pape de sévir contre ce tyran, lequel était pourtant engagé contre les Turcs. Mais ces récits, une fois traduits en langue russe par Fedor Kuritsyne, ambassadeur d'Ivan III à Buda, furent considérés par les tsars russes comme un modèle de bon gouvernement. Ivan III et Ivan le Terrible eurent donc à cœur d'imiter Vlad l'empaleur, le prince exemplaire, et de renchérir au besoin sur lui.

Nous voyons donc que ce qui sera plus tard la Roumanie est au carrefour de toutes les influences. Il est dur d'être soumis simultanément ou tour à tour à la domination de la Turquie ottomane et de la Hongrie, tout en dépendant aussi du royaume de Polono-Lituanie. Mais cette triple vassalité permet du jeu, et, dans certaines circonstances, peut aussi être considéré comme une annulation de toute vassalité. Il est temps maintenant de considérer de plus près une province où fleurit un art qui nous occupe aujourd'hui, la Bucovine.

La Bucovine occupe le nord de la Moldavie. Elle est bordée par le Prut, au-delà duquel s'étend la Bessarabie, devenue République moldave. Au nord par l'Ukraine, plus précisément par la Podolie. Un grand morceau de la Bucovine, la Bucovine du nord, a été avalé par l'URSS en 1939, suite au pacte germano-soviétique, et se trouve donc toujours en Ukraine. À l'ouest elle est bordée par les Carpates, dont elle forme le piémont oriental. Entre 1775 et 1918, l'actuelle Bucovine était la province la plus orientale de l'empire austro-hongrois, et faisait partie du royaume de Hongrie. La Roumanie, indépendante depuis 1878, en hérita en 1918. Pendant les deux guerres mondiales, la Bucovine fut le théâtre d'horreurs variées. Après, sous le communisme, aussi.

C'est un beau pays, et probablement l'un des derniers d'Europe où l'on trouve encore une civilisation paysanne traditionnelle. On se déplace à la charrette. On fauche les champs à la main. On va chercher l'eau au puits. Maisons et églises sont construites en bois et les éléments décoratifs sculptés avec une grâce charmante. Le folklore garde dans cette partie de la Roumanie une authenticité certaine. La vie monacale est très vivante : on compte plus de deux cent monastères et skites (ou ermitages). C'est un moine moldave du XVIII<sup>ème</sup> siècle,

Païsii Velitchkovski qui traduit en Slavon le fameux recueil de l'hésychasme, la *Philocalie de la Prière du Cœur*, anthologie d'ascétisme et de prière des pères grecs, imprimée à Venise à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle. Nous sommes au centre spirituel de la Roumanie orthodoxe.

Revenons au XV<sup>ème</sup> siècle. Le joug turc est beaucoup léger qu'en Grèce ou en Serbie. Istamboul est loin, les royaumes chrétiens sont proches. Les provinces sont dirigées par des princes élus par la noblesse locale et approuvés par la Porte, et non par des pachas nommés à Istamboul. La liberté du culte chrétien est entière et on ne construit pas de mosquées. Il n'y a eu en Bucovine ni islamisation, comme en Albanie, ni immigration turque, comme en Bulgarie. A ma connaissance les sultans n'exigeaient pas l'impôt du sang, c'est-à-dire l'enlèvement des plus beaux garçons pour l'éducation militaire dans les casernes de janissaires (Sauf de temps en temps ; il y avait en tout cas des volontaire). Sous le prince Etienne le Grand (Stefan Cel Mare) et sous son fils naturel, Petru Rares, à cheval sur le XV<sup>ème</sup> et le XVI<sup>ème</sup> siècle, put ainsi librement se développer ce qu'on appelé la synthèse moldave. Ces princes assez raffinés tenaient leur cour à Suceava puis à Iassy. Il se mettaient délibérément dans la tradition byzantine et repoussaient avec horreur les premiers effluves de la Réforme. Mais ils n'en accueillaient pas moins certaines influences du gothique international, notamment sous sa forme transylvaine et polonaise.

Les plus célèbres monastères à peinture sont ceux de Voronet, Humor, Moldovita et Sucevita. Leur architecture est marquée par l'influence serbe et byzantine. Le plan, dit « triconque » vient de Serbie. Les encadrements des portes et fenêtres sont en pierre et de facture gothique. La tour élancée sur la nef, la coiffe pointue de cette tour, les toits hauts, articulés, sont typiquement moldaves. Mais la grande originalité réside dans l'extension de la peinture aux façades sur toute la surface.

L'analyse de ces œuvres, leur sens iconographique, leur valeur esthétique vont vous être maintenant présentés par des spécialistes plus compétents que moi. Mon introduction historique trop succincte et générale s'arrête donc ici.